

Jacques Bouveresse, *De la philosophie considérée comme un sport*, Marseille, Agone, collection « cent mille signes », 2015, 81 p.

S'il fallait attribuer à Jacques Bouveresse un fauteuil sous la Coupole, ce serait incontestablement celui de Paul Valéry. Car cet opuscule, dont la rhétorique impeccable évoque les discours de réception à l'Académie française, est l'hommage d'un grand logicien à un grand poète, ou pour mieux dire, la célébration de l'unité retrouvée de la philosophie et de la littérature. Paradoxalement - mais le paradoxe n'est qu'apparent, comme tendent à le montrer les différents chapitres de l'ouvrage - Bouveresse retrouve chez le poète métaphysicien la même quête de précision que la sienne, une précision des formes.

Cela dit, si l'œuvre de Valéry peut bien servir provisoirement de miroir au logicien, plusieurs tensions ou ambiguïtés semblent persister.

Tout d'abord, est-il si sûr que Valéry, malgré son formalisme, n'ait jamais eu l'intention d'hypostasier les mots au point d'en faire des choses ?

Ensuite, en quel sens faut-il comprendre le titre de l'ouvrage ? Si la philosophie ou la poésie (voir aussi, p. 31 et suivantes) n'est qu'un « sport » comme un autre, c'est-à-dire un rituel ou un « jeu de langage », Bouveresse ne risque-t-il pas de démagnétiser toute chose, en assimilant deux types d'effort, l'un qui dégénère en habitude, l'autre qui exige, au contraire, une création continue ? S'il s'agit plutôt d'une ascèse ou d'un exercice spirituel qui excède une simple gymnastique intellectuelle, le projet d'une collusion de la vraie littérature (celle de Valéry) et de la philosophie enfin rigoureuse (celle de Bouveresse), et par là même d'une affinité entre les formes de la sensibilité et celles de l'entendement, ne risque-t-il pas de nous reconduire, de façon convenue, à une mystique de l'Un ineffable ?

Enfin, comment expliquer le contraste entre le caractère didactique des titres des chapitres (par exemple, « Il faut savoir reconnaître ses problèmes et les choisir de préférence à ceux des autres » ; « Que peut faire la philosophie à une époque où le pouvoir est devenu la mesure du savoir ? » ; « Peut-on sauver la métaphysique et la philosophie en général, et le faut-il ? ») et le reste du texte, beaucoup plus intimiste ? S'agit-il de fournir des garde-fous logiques ou pédagogiques à une pensée qui pourrait être, malgré elle, corrompue par son objet, en l'occurrence les formes poétiques ? Le but est-il plutôt de suggérer que tout discours s'inscrit dans un métadiscours, et que seules les formes du langage sont effectivement miscibles ?

En fait, Bouveresse, qui a l'art de rendre méthodiquement son lecteur perplexe, nous met seulement en garde contre nous-mêmes. Tout se passe donc comme s'il avait seulement souhaité nous donner à voir un instant l'unité rêvée de la raison et de la sensibilité pour mieux nous y faire renoncer, et non pour construire un système à l'instar de Kant. Si la philosophie est un sport ou un combat (*agôn*), c'est parce qu'elle doit encore et toujours se défier des trompe-l'œil - dont d'ailleurs ce livre de Bouveresse - qu'elle produit nécessairement au fil de son histoire.

Alain PANERO